

le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10^e)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

LES ÉLECTIONS

Si les élections n'intéressaient que ceux qui y prennent part, si le fait de constituer un Parlement ne retombait pas sur tous, abstentionnistes et électeurs, si nous n'avions pas à subir, nous aussi, les conséquences du geste des votants, si nous pouvions vivre au milieu du pays que nous habitons sans être victimes du régime insocial qui consacre et perpétue le suffrage universel, nous ne prendrions peut-être pas une partie active dans la lutte contre les élections.

En effet, nous partageons cette définition de la liberté, contenue, je crois, dans la Déclaration des Droits de l'Homme, selon laquelle « la liberté de l'homme finit où commence la liberté des autres ». Mais les hommes, c'est nous, à en croire la formule, car notre liberté finit toujours, et les autres, c'est la généralité des votants et des élus, puisqu'à chaque pas que nous faisons, nous trouvons un sbire ou un juge qui nous dit que là commence la liberté d'autrui.

Partisans du travail libre et solidaire, de l'administration des choses sans appareil autoritaire, comme une fonction purement technique, de l'autonomie de l'individu dans son mode d'existence, on nous impose un système d'exploitation, d'égoïsme, de servitude. Et ce système la croulerait si les électeurs, par leur geste, n'en sanctionnaient pas l'utilité et l'existence.

Que chacun vive comme il lui plaît, que nous importe ! S'il y a des gens qui veulent être exploités, conduits, brutalisés et saignés comme un troupeau, nous n'y voyons pas d'inconvénients. Mais nous nous soulèvons parce que ce troupeau impose son mode d'existence aux hommes libérés, parce que dans ce mode d'organisation sociale que nous subissons, il n'y a pas pour nous d'échappatoire, parce que nous sommes pris dans un état qui ne laisse pas place pour les volontés libres et les claires consciences.

Alors nous sommes obligés de nous défendre et nous comprenons les anarchistes qui, vers la fin du siècle dernier, allaient briser les urnes. Ils avaient le droit de protester contre la bêtise et la cupidité érigées en loi.

Maintenant, nous ne brisons pas les urnes, car notre but étant la transformation du mode d'existence pratiqué jusqu'à nos jours, nous tâchons de faire pénétrer la vérité dans les cerveaux farcis d'erreurs et de préjugés.

Nous ne votons pas. Et ceci, non seulement parce que le soi-disant suffrage universel ne représente pas toujours l'universalité des citoyens d'une nation, et que les députés arrivent immanquablement à être les représentants d'une minorité de minorité, et, enfin, de compte, à ne se représenter qu'eux-mêmes. Ce sont là des défauts d'application d'un principe qui ne sont pas le principe en soi. Nous ne votons pas, parce que nous nous refusons à donner à d'autres la faculté de disposer, de nous-mêmes, parce que nous combattions le principe gouvernemental comme pernicieux, parce que l'exercice du pouvoir est incompatible avec la dignité de celui qui l'exerce et de celui qui le subit.

Moi, homme, je n'admetts pas qu'un autre homme, mon égal, s'arroge le droit de me commander ; ce faisant, il se met sur un plan de supériorité que rien, sauf ses sophismes, peut justifier. « La nature n'a fait ni serviteur ni maître », a dit Diderot. Je veux régler ma vie au gré de mon désir, l'harmonisant avec qui pourra la partager et me comprendre, étendant mes relations librement dans la mesure de mes besoins matériels, intellectuels, psychologiques, etc... Je veux être le maître de mon propre destin. Et comme système ou méthode d'existence collective, j'oppose au cadre rigide et menaçant de l'appareil autoritaire dont le Parlement est aujourd'hui le cerveau, la liberté entière de tous les êtres, le respect à la parole donnée, l'organisation volontaire et fédérale d'une diversité infinie de nuances et de buts, mais avec le même trait commun : absence de toute autorité et de toute imposition. En un mot, anarchie.

Je sais bien qu'on nous fera étalage de tous les défauts humains, des vices, des travers et même des crimes des hommes. Mais la médecine autoritaire qu'on nous préconise ne change rien au problème. Ces vices, ces travers, ces crimes sont, la plupart du temps, le résultat d'un état social que le Parlement consolide chaque jour ; si nous comparons un instant les imperfections inhérentes à la nature humaine, et

celles inhérentes à la structure de la société, de nos jours, nous verrons que la plus grande partie des arguments que nos adversaires emploient pour soutenir leur thèse peuvent se retourner contre eux.

Il n'y a pas de pépinier de fainéants et de parasites comparable à la bureaucratie gouvernementale et étatique ; il n'y a pas de terrain plus propice à la naissance et à la propagation de l'ennui, de la haine, de l'égoïsme et de la convoieuse de l'économie actuelle, et boursgeoise de l'économie actuelle, qui élève à la hauteur d'un dogme la lutte pour la vie entre les hommes. Il n'y a pas de crimes et d'assassinats comparables en horreur et en nombre à ceux commis par le pouvoir. L'histoire des rois atteste cette affirmation, avec le poison et le poignard, les « bataillons volants » de femmes prostituées et les guerres de succession tant de fois répétées. Les trente millions de morts et blessés de la boucherie de 1914-1918 en sont une preuve nouvelle. Sans loi et sans code, sans autorité et sans gouvernement, sans Etat et sans Parlement, les hommes n'auraient pas commis ces horreurs. Guerres de succession, ai-je dit ? Il y a toutes sortes de guerres, mais le malheur, la souffrance, la douleur et la cruauté inutilement prodiguées sont toujours le résultat.

Des gens viendront nous dire que la conquête du Parlement est nécessaire pour le détruire. L'expérience des socialistes allemands, après la révolution de 1918, et celle des socialistes anglais, à l'heure présente, nous démontre qu'il est vain d'avoir ces espérances. Nous avons déjà dit que l'exercice du pouvoir corrompt inévitablement les meilleurs, que les hommes ne sont pas toujours mauvais, mais que le principe autoritaire fait dégénérer celui qui commande et celui qui obéit. C'est une déformation professionnelle inévitable. La longue trame des trahisons socialistes, l'histoire tout entière, avec ses César, ses Napoléon et ses Lénine, en est la démonstration évidente. Et elle suivra implacablement son chemin, tant que les électeurs, cessant d'accomplir leur geste néfaste, ne se changeront pas en hommes décidés à traiter les autres comme des égaux et à être traités en égaux par eux.

Gaston LEVAL.

Le coût de la vie

Voici des chiffres officiels pour le premier trimestre 1924 sur les prix de gros :

Nature et nombre des articles Indices

	Fin janv.	Fin fevr.	Fin mars
Dépenses alimentaires :			
Aliments végétaux	(8) 399	441	434
animaux	(8) 437	444	430
Sucre, café, cacao	(5) 550	682	563
Ensemble	(20) 441	484	435
Matières industrielles :			
Minéraux et métals	(7) 525	592	488
Textiles	(6) 693	745	678
Divers	(12) 500	555	529
Ensemble	(25) 560	617	558
Indice général	(45) 505	555	510

A fin décembre 1923, l'indice général était à 468. En 1922, il était de 355.

Rappelons les chiffres depuis 1920 :

En 1920 (base 100 en 1914, indice.....)	500
Fin 1922 id.	— 355
— 1923 id.	— 468

En somme, la vague de vie chère formée en 1920 s'est un peu atténuée en 1921 et en 1922. Mais grâce à Poincaré, au Bloc national et à l'occupation de la Ruhr, la vague déferle à nouveau :

Fin décembre 1923.....	468
janvier 1924.....	505
— février	555
— mars	510

Notons que pour les aliments végétaux la hausse à fin mars est supérieure de 35 points à fin janvier. L'influence de l'amélioration du change s'est trouvée contrariée par des causes saisonnières, expliquant les mercantis en engloutissant leurs rapines.

Mais alors comment se fait-il que l'amélioration du change n'ait pas eu d'influence sur le sucre, le café et le cacao qui sont plus chers de 13 points à fin mars sur fin février ! La spéculation se fait, mais ne tient pas à s'expliquer.

Chose curieuse, alors que les prix de gros marquent un léger recul en mars par rapport à février, voici que les prix de détail pour Paris sont passés, par contre, de 384 en février à 392 en mars.

Ca baisse en haut pour les gros. Ca monte en bas, pour les parias. Populo est toujours victime.

Et pendant ce temps-là, les mauvais bergers s'opposent leurs tendances et le troupeau court à l'abîme. Les temps sont moches !

SANS NOUVELLES

Acher est-il gracié?

Nous sommes toujours sans nouvelles au sujet d'Acher. Les grâces royales du Vendredi-Saint l'ont-elles touché ou bien prima de Rivera et son complice Mussolini ont-ils donné l'ordre à leurs bourreaux de préparer l'exécution ?

Nous n'en savons encore rien. Le Comité Pro-Acher n'a rien reçu. Quelle angoisse pour tous ceux qui aiment Shum, pour tous ceux qui espèrent la vie sauve pour le peuple !

Après l'appel de notre ami Gérard de Lacaze-Duthiers, les écrivains, à part quelques honnêtes exceptions, ne se dérangeant guère.

Veulent-ils porter la responsabilité de l'assassinat d'Acher ?

AU MAGNÉSIUM

L. L. KLOTZ

Un vieux proverbe dit que celui qui entend Klotz n'entend qu'un son.

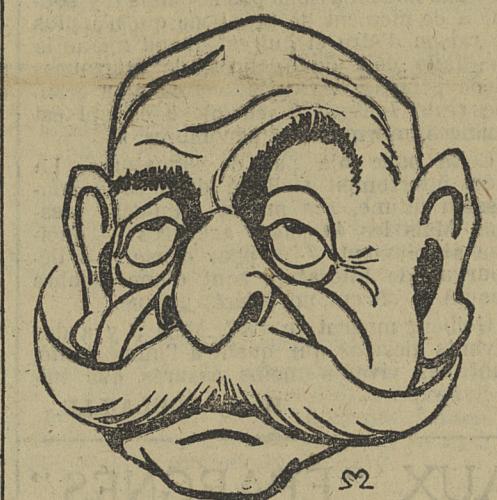
C'est vrai ! l'ancien ministre des finances n'est qu'un vieux son que l'on écoute toujours avec la stupefaction que provoquent les choses atteintes de vétusté.

Radical-socialiste, il fut, avant la guerre, plusieurs fois pourvu d'un maroquin ministériel — mais il ne s'était pas singularisé autre mesure dans l'exercice de sa fonction, où il s'était montré aussi incapable que le peut être un ministre.

Ce qui lui valut un titre à la célébrité, c'est le poste d'adjoint qu'il occupait dans le ministère Clemenceau.

Ce fut lui qui trouva cette formule familière : « Le Boche doit payer : le Boche paiera ! »

Cet aphorisme eut longtemps force de loi et calma les angoisses des pauvres gens qui acceptèrent, grâce à la vertu magique de l'axiome, que le gouvernement



leur fit payer les frais en attendant les convertissants ainsi en Boches provisoires.

Depuis que le vieux Tigre s'est écroulé sous le lourd poids d'un ridicule énorme, la vieille Klotz ne sonne plus que de temps en temps un carillon de regret sur la situation perdue ; mais il a perdu toute influence dans le monde politique, car les trous creusés dans le budget par l'application de son système financier lui enlevaient à jamais le droit de pouvoir reprocher à ses successeurs du pavillon de Flore leurs erreurs et leurs faux calculs.

Klotz est un de ces hommes qui dans la politique réussissent toujours à obtenir de temps en temps une sincérité, car le député de la Somme sait nager, et il n'hésite pas de temps à autre à accomplir une révision de ses principes. (Si tant est que ce soit possible !)

Il sera encore réélu — car ses électeurs conservent à son égard une confiance absolue pour faire « payer le Boche ».

Et, en attendant, ils paieront les impôts avec lesquels on donnera 27.000 francs par an à cette vieille ganache.

Loré.

TOUT AUGMENTE, MÊME LES POISONS

Le "Caporal" à 1 fr. 50

La vie chère se manifeste non seulement dans les produits nécessaires à la vie, mais aussi pour ceux qui servent à l'abréger. Le tabac se fera plus cher. Ainsi, le paquet de « caporal » de 22 sous vaudra 1 fr. 50 aujourd'hui, et les cigarettes Maryland, scotch, etc., subiront une augmentation de 30/0.

Nous protestons moins contre cette augmentation que contre celle du pain ou du lait.

Allons, engrangés fumeurs, renonçons donc à votre stupide manie et envoyez chaque jour les trente sous d'un paquet de « caporal » à la souscription du *Libertaire*.

Vous vous en porterez mieux, et votre journal aussi.

Cher Camarade

Veux-tu venir en aide au *LIBERTAIRE* ?

Oui, n'est-ce pas ?

Eh bien ! Chaque matin achète deux exemplaires et donne-en un.

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE	POUR L'EXTRÉMO
Un an.... 60 fr.	Un an.... 42 fr.
Six mois.... 40 fr.	Six mois.... 25 fr.
Trois mois.... 20 fr.	Trois mois.... 13 fr.

Chèque postal Lentente 655-28

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Rédaction : ANDRÉ COLOMER

123, Rue Montmartre, PARIS (2^e)

NOTRE CONCOURS-ENQUETE

Le Politicien le plus méprisable ?

Le Parti le plus dangereux ?

malgré la peine que cela peut faire à certains. C'est Marty !

Il a fait naître à son seul avantage et au détriment de cent mille malheureux, au sein des masses faibles, de très grands espoirs. Mais cela ne l'engageait pas. Il n'était pas obligé de faire les promesses formelles qu'il a faites à la sortie de prison de recourir à l'action violente « la seule bonne, disait-il, pour imposer à tous les parlementaires l'amnistie ». Marty répudiait alors son ascension au pouvoir sa classe, les travailleurs. En répudiant le travail, il abandonne la voie révolutionnaire en s'engageant dans l'action législative. En pleine force de l'âge et de l'esprit, en très peu de temps, il renonce à ses engagements formels. Marty nage, coule et crupt dans l'abjection.

ERBA.

L. François, de Fontainebleau, nous écrit :

</div

HOMMES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Mécislas Golberg

A André Rouveyre.

Un long cadavre maigre déboule sur ses jambes grêles. Deux yeux fixes et brillants de fièvre au-dessus d'un nez en bec d'aigle, la bouche comme torde d'amertume. Surtout les yeux arrêtent l'attention, deux yeux lacs d'acier brûlant dans le paysage triste d'un visage osseux. Tel était Golberg au physique, et c'est ainsi que l'admirable dessinateur Rouveyre nous a tracé son portrait dans une page émouvante.

Effrante et terrible, l'image de ce malheureux qui semblait porter la mort en lui et qui, en réalité, la porta si longuement. C'est sans doute le plus vérifié document iconographique que nous ayons sur Golberg. C'est le plus poignant en tout cas. Quelques traits ont suffi à l'artiste inimitable qu'est l'auteur du *Gynécée* pour synthétiser l'expression doulouse du masque. Le rejet en arrière du buste souligne l'attitude orgueilleuse que Golberg conserva jusqu'à la fin. Dans un raccourci tragique, c'est le portrait psychologique le plus exact qu'on nous pouvait donner de lui. C'est bien là le Golberg dont parla avec feu André Salmon, l'un des seuls qui ne l'ait pas oublié. C'est celui qui apparut aussi dans toute son œuvre, l'une des plus hautes de notre littérature, quoique fort peu connue. Ce Polonais déraciné fut, en effet, l'un de nos écrivains les plus admirables. Poète dans une prose savante et souple, nuancée et substantielle ; auteur dramatique d'une élévation de pensée rare, essayiste d'une compréhension peu commune, remueur d'idées, bousculer de choses et de gens, esprit actif s'il en fut. Il est très curieux de constater l'oubli dans lequel son nom est plongé momentanément. Ce silence est peut-être voulu — c'est la rançon des En-dehors — mais il se rompra.

Quand l'heure viendra, nous serons bien quelques-uns à le déchirer. Alors la personnalité de cet écrivain apparaîtra imposante. Ce jour-là, « Lazare le Ressuscité », drapé dans son manteau d'orgueil, demandera des comptes à tous. De son vivant, Golberg fut en quelque sorte un ex-club de la société des hommes ; défunt, depuis des ans, il est resté isolé de leur mémoire. Les hommes et la société se vengent ainsi des rétifs. Golberg avait la plume incisive. Il ne fut pas toujours tendre, mais on ne fut jamais juste envers lui. Il a crevé de faim et il s'est trouvé des salauds pour rappeler à la postérité quelques pièces de quarante sous dont ce familier les tapa. Lors du procès de Mécislas Charrier, son fils naturel, on a parlé du lui, et de quelle abjecte manière ! On a bâché sans respect sur le cadavre du père pour défendre le fils, comme s'il n'y avait pas d'autre méthode. On a reproché à celui qu'on avait laissé dans la misère de ne pas s'être occupé de son rejeton et celle qui fut un instant Mme Golberg ne fut pas d'une attitude bien louable dans cette lamentable histoire. Au-dessous de tout furent les chiens de la copie. Tous les journalistes aboyeront à qui mieux mieux. Mais pourquoi renouer cette boîte ?

L'homme que Golberg fut, nous le vîmes. Et quoi que l'on veuille insinuer de désobligant à son égard, sa vie est là, qui peut rester un exemple. Vie douloureuse, avec les heurts, les transes d'une misère continue. Et avec elle, la haine des médiocres pour tout ce qui est neuf ou a un accent. La mesquinerie des officiels devant un Enmarge, et pour couronner d'épinés cette disgrâce, la maladie, affreuse gouge, la tuberculeuse qui lentelement le minait, pour l'emporter après un calvaire atroce.

Golberg était laid et pauvre. Deux choses qui expliquent en partie sa mise en quarantaine et la méchanceté des arrivés et des arrivistes.

Passe d'être laid, mais pauvre... et être un mystique anarchiste avec cela ! Jamais ça ne peut se pardonner.

Le monde est ainsi fait, qu'il ne tolère que les assis, ces mêmes assis que foulait Rimbaud. Golberg leur rendait bien par le mépris cette mésestime, mais tandis qu'on l'attaquaient hypocritement, lui se défendant au grand jour.

Insurgé de nature, batailleur, il était cependant très éclectique dans ses admirations. Moréas, Régnier avaient son estime totale, ainsi que Signoret, cet autre cygne orgueilleux que l'injuste oubli noie aussi. Mais, encore une fois, nous ne lamentois pas sur ces injustices. Nous sommes dans une période surchauffée où cet oubli est peut-être utile. Mieux vaut le silence que le mensonge. Golberg, d'ailleurs, ne peut pas être oublié. Il a suscité trop de luttes. Il a déclenché trop de tentatives dans le domaine théâtral en particulier, pour n'être pas remis en lumière un jour. Il a fait appel à trop d'énergie et en a déployé tant lui-même qu'il est impossible que tout cela ait été en vain. N'est-ce pas, vous Vildrac, vous Salmon, vous René Aubert, n'est-ce pas qu'il est en votre cœur une place pour le patineur Golberg ? L'Abbaye, ce groupe fraternel d'artistes, est né un peu de sa pensée. Le théâtre d'Art s'est vivifié à son contact et de grands artistes comme Rouveyre et le maître de la statuaire moderne Bourdelle lui sont aussi redévenus et cela n'est pas oublié autant qu'on le veut le dire.

L'heure n'est pas venue encore de la résurrection de Golberg, mais elle n'est plus très éloignée.

Ses livres sont épousés, mais il en est encore qui les possèdent. Et des coeurs jeunes battent encore qui s'émerveillent des rythmes et des pensées de l'ainé maudit. Car Golberg fut plus qu'un styliste. Il fut un croissant révolutionnaire, — non un théoricien, mais un animateur. Nous n'avons aucune crainte quant à sa gloire. Elle aura été tardive, mais elle sera sûre, bien assise. Golberg était un « tempérament ». Esprit avide de recherches, passionné pour tout ce qui touchait à l'Art, on lui doit une œuvre importante d'une sérénité dont ne se doutent ceux qui ne veulent voir en Golberg qu'un malade.

La *Moralité des Lignes* entre parenthèses est un travail de savant. C'est une digression à la Paul Valéry sur l'art graphique à propos de son ami Rouveyre. Voilà de la haute critique d'art — celle qui suppose une connaissance du sujet et de tout ce qui s'y rattache. Nous sommes loin des bavardages auxquels les critiques dits d'art nous ont habitués avec leurs comptes rendus délayés. C'est une œuvre d'une santé intellectuelle peu commune au contraire et les lettres à Alexis prouvent aussi que l'âme de ce torturé était solide et bien équilibrée. Daps ces lettres, Golberg disserte de la Sagesse. « Il est si facile d'être grand, affirme-t-il au destinataire des missives. Il suffit de comprendre le peu de vie qu'on a et de la bien distribuer. » Dans une autre de ces lettres, il dit : « La Sagesse... toute sagesse, même vers les cimes où il n'y a rien, sauf... les hautures. »

Rapprochons de ce cri celui de Prométhée repentant rejoignant *Faust*, *Hamlet*, *Les Nuées* d'Aristophane, *Antigone*, le *Faust* de Marlowe. Nous n'avons donc au sujet de Golberg aucune crainte. On dira bien un jour ou l'autre les vérités nécessaires. On établira si pénible qu'il soit, le redressement des valeurs. Et au lieu et à la place des gloires présentes établies par le snobisme et la réclame on mettra, les gloires vraies, celles qui durent. Avant de terminer cette étude nous voudrions parler un peu de Golberg styliste. Dans l'es-sai, il égale Rémy de Gourmont, Walter Pater, Paul Valéry. Dans la critique c'est un combat aussi violent parfois qu'un Retté ou un Tailhade. Prosaïte il use d'une langue tout à fait personnelle. Il écrit une prose de poète. Découpons un verset de *Lazare le Ressuscité* (Plainte 22).

« A ces mots un grand silence se fit comme le ciel recueille muet ses forces avant d'éclater en tempête, la foule anxieuse arrête son souffle et de ses yeux semble mesurer la distance qui me sépare d'elle. Et le silence d'attente fut suivi d'un soudain grandissement des haleines courroucées, qui bientôt éclata en blasphèmes, en injures et en menaces. »

« J'ai grand besoin de me sentir moins seul, disait-il dans la préface de la 2^e série de ses *Cahiers* qu'éditèrent ses jeunes amis de l'Abbaye de Crémieu. Me sentir moins seul, plus près de la vie que j'ai aimée, plus près de tous ceux qui travaillent noblement à la grande tâche. Le désir d'agir a fait naître mes premiers *Cahiers*, la peur de la solitude et du néant fait naître ceux-ci, avouait-il. »

Cette seconde série contient des pages de Vildrac, J. R. Romain, Duhamel, P. Adam, Arcos, J.-M. Bernard, Salmon, etc. C'est bien là le Golberg dont parla avec feu André Salmon, l'un des seuls qui ne l'ait pas oublié. C'est celui qui apparut aussi dans toute son œuvre, l'une des plus hautes de notre littérature, quoique fort peu connue. Ce Polonais déraciné fut, en effet, l'un de nos écrivains les plus admirables. Poète dans une prose savante et souple, nuancée et substantielle ; auteur dramatique d'une élévation de pensée rare, essayiste d'une compréhension peu commune, remueur d'idées, bousculer de choses et de gens, esprit actif s'il en fut. Il est très curieux de constater l'oubli dans lequel son nom est plongé momentanément. Ce silence est peut-être voulu — c'est la rançon des En-dehors — mais il se rompra.

Quand l'heure viendra, nous serons bien quelques-uns à le déchirer. Alors la personnalité de cet écrivain apparaîtra imposante. Ce jour-là, « Lazare le Ressuscité », drapé dans son manteau d'orgueil, demandera des comptes à tous. De son vivant, Golberg fut en quelque sorte un ex-club de la société des hommes ; défunt, depuis des ans, il est resté isolé de leur mémoire. Les hommes et la société se vengent ainsi des rétifs. Golberg avait la plume incisive. Il ne fut pas toujours tendre, mais on ne fut jamais juste envers lui. Il a crevé de faim et il s'est trouvé des salauds pour rappeler à la postérité quelques pièces de quarante sous dont ce familier les tapa. Lors du procès de Mécislas Charrier, son fils naturel, on a parlé du lui, et de quelle abjecte manière ! On a bâché sans respect sur le cadavre du père pour défendre le fils, comme s'il n'y avait pas d'autre méthode. On a reproché à celui qu'on avait laissé dans la misère de ne pas s'être occupé de son rejeton et celle qui fut un instant Mme Golberg ne fut pas d'une attitude bien louable dans cette lamentable histoire. Au-dessous de tout furent les chiens de la copie. Tous les journalistes aboyeront à qui mieux mieux. Mais pourquoi renouer cette boîte ?

Revenons aux *Lettres à Alcaïs* (1904). C'est un livre de chevet que cet ouvrage. Ce sont des méditations passionnées sur l'homme devant la vie et devant soi-même. L'orgueil, l'amitié, l'amour, la beauté, la mort. C'est un somme un bréviaire d'in-défendable, mais sans pessimisme absurde ni artificielle romantique. « Etre vrai jusqu'à la mort, écrivit-il, être vrai dans la douleur, c'est l'unique vérité. »

Qui tirera l'homme de chacun de nous, exclama-t-il. C'est ce qu'il tente. Ce travail d'introspection est ardu et peu s'attendent, nul que je sache ne sut s'en tirer mieux que Golberg. Voilà une œuvre de l'immortel combat. Voici pourquoi je pris les uns et les autres de m'accorder un peu de leur génie afin de parer de beaux triomphes mes heures longues d'abandon et de néant. » (1907.)

Revenons aux *Lettres à Alcaïs* (1904). C'est un livre de chevet que cet ouvrage. Ce sont des méditations passionnées sur l'homme devant la vie et devant soi-même. L'orgueil, l'amitié, l'amour, la beauté, la mort. C'est un somme un bréviaire d'in-défendable, mais sans pessimisme absurde ni artificielle romantique. « Etre vrai jusqu'à la mort, écrivit-il, être vrai dans la douleur, c'est l'unique vérité. »

N'est-ce pas une image exacte de la foule en délire. Il faudrait transcrire une scène du *Prométhée*, en prendra une page de la *Moralité des Lignes* ou donner *in extenso* la *Berceuse Marine*, admirable poème en prose que *Vers et Prose* publia. Mais on n'aurait que l'embarras du choix pour les citations, tout ayant en effet un caractère si personnel. Que ne pourrions-nous donner de longs morceaux de son chant de cygne, cette disgrâce couronnée d'épinés qui constitue en quelque sorte son journal d'agonie ! Car jusqu'à la dernière heure, Golberg eut la plume à la main. Il se levait du lit, se courvait, et tant bien que mal, s'évadait de sa douleur devant la page à écrire. La fièvre de la création lui faisait parfois oublier l'autre. Mais si remettait au lit, vidé, abattu, tremblant.

Terminons cette esquisse trop rapide par les dernières phrases justement de ce chant de cygne, les dernières nées de sa plume.

« Pris par la vie, nous n'avions pas encore eu le temps de consacrer quelques heures d'attention à cet état particulier qui a sa langueur et ses besoins et qui est l'Agonie. Cependant nous sommes tous sus-jets à cet état et nous ne pouvons y échapper. »

« Mais nous n'avions pas le temps d'yan-ger à ce moment de notre vie qui n'a plus de raison d'être et qui est quand même la vie, faite déjà de nuances, de murmures et de pénombres. Or l'humanité plus éclatante reste souvent insensible à ce qui est nuances, murmures et pénombres. »

Cette page n'a pas de signature. La mort interrompt Golberg dans cette conférence ultime, ces propos d'au-delà presque. Mais les 40 pages achèvées — quoi que absolument — et pour cause ! — dé-pourvues de littérature sont d'une sombre beauté et offrent un intérêt unique.

Golberg mourut en 1907. Mais il y a des vivants glorieux qui, quant à l'immortalité, sont des vivants moins assurés que lui. dis-je... Retrouver une vérité profonde et l'exprimer, telle est la tâche de mon esprit troublé. »

en sachant bien que ni son repentir ni même le pardon de Zeus ne feront rien. Cette tragédie, l'un des plus belles de notre art dramatique moderne, se détache de la production courante des bons faiseurs. Elle se classe dans le grand théâtre à côté des œuvres de Claudel, Élémir Bourges, Péladan parfois. Edouard Dujardin avec son récit *Mystère du Dieu, mort et ressuscité*.

Ce n'est pas du théâtre de tous les jours mais du grand théâtre, du théâtre d'art. Prométhée repentant rejoints *Faust*, *Hamlet*, *Les Nuées* d'Aristophane, *Antigone*, le *Faust* de Marlowe. Nous n'avons donc au sujet de Golberg aucun crâne. On dira bien un jour ou l'autre les vérités nécessaires. On établira si pénible qu'il soit, le redressement des valeurs. Et au lieu et à la place des gloires présentes établies par le snobisme et la réclame on mettra, les gloires vraies, celles qui durent. Avant de terminer cette étude nous voudrions parler un peu de Golberg styliste. Dans l'es-sai, il égale Rémy de Gourmont, Walter Pater, Paul Valéry. Dans la critique c'est un combat aussi violent parfois qu'un Retté ou un Tailhade. Prosaïte il use d'une langue tout à fait personnelle. Il écrit une prose de poète. Découpons un verset de *Lazare le Ressuscité* (Plainte 22).

« A ces mots un grand silence se fit comme le ciel recueille muet ses forces avant d'éclater en tempête, la foule anxieuse arrête son souffle et de ses yeux semble mesurer la distance qui me sépare d'elle. Et le silence d'attente fut suivi d'un soudain grandissement des haleines courroucées, qui bientôt éclata en blasphèmes, en injures et en menaces. »

« J'ai grand besoin de me sentir moins seul, disait-il dans la préface de la 2^e série de ses *Cahiers* qu'éditèrent ses jeunes amis de l'Abbaye de Crémieu. Me sentir moins seul, plus près de la vie que j'ai aimée, plus près de tous ceux qui travaillent noblement à la grande tâche. Le désir d'agir a fait naître mes premiers *Cahiers*, la peur de la solitude et du néant fait naître ceux-ci, avouait-il. »

Cette seconde série contient des pages de Vildrac, J. R. Romain, Duhamel, P. Adam, Arcos, J.-M. Bernard, Salmon, etc. C'est bien là le Golberg dont parla avec feu André Salmon, l'un des seuls qui ne l'ait pas oublié. C'est celui qui apparut aussi dans toute son œuvre, l'une des plus hautes de notre littérature, quoique fort peu connue. Ce Polonais déraciné fut, en effet, l'un de nos écrivains les plus admirables. Poète dans une prose savante et souple, nuancée et substantielle ; auteur dramatique d'une élévation de pensée rare, essayiste d'une compréhension peu commune, remueur d'idées, bousculer de choses et de gens, esprit actif s'il en fut. Il est très curieux de constater l'oubli dans lequel son nom est plongé momentanément. Ce silence est peut-être voulu — c'est la rançon des En-dehors — mais il se rompra.

Revenons aux *Lettres à Alcaïs* (1904). C'est un livre de chevet que cet ouvrage. Ce sont des méditations passionnées sur l'homme devant la vie et devant soi-même. L'orgueil, l'amitié, l'amour, la beauté, la mort. C'est un somme un bréviaire d'in-défendable, mais sans pessimisme absurde ni artificielle romantique. « Etre vrai jusqu'à la mort, écrivit-il, être vrai dans la douleur, c'est l'unique vérité. »

N'est-ce pas une image exacte de la foule en délire. Il faudrait transcrire une scène du *Prométhée*, en prendra une page de la *Moralité des Lignes* ou donner *in extenso* la *Berceuse Marine*, admirable poème en prose que *Vers et Prose* publia. Mais on n'aurait que l'embarras du choix pour les citations, tout ayant en effet un caractère si personnel. Que ne pourrions-nous donner de longs morceaux de son chant de cygne, cette disgrâce couronnée d'épinés qui constitue en quelque sorte son journal d'agonie ! Car jusqu'à la dernière heure, Golberg eut la plume à la main. Il se levait du lit, se courvait, et tant bien que mal, s'évadait de sa douleur devant la page à écrire. La fièvre de la création lui faisait parfois oublier l'autre. Mais si remettait au lit, vidé, abattu, tremblant.

Terminons cette esquisse trop rapide par les dernières phrases justement de ce chant de cygne, les dernières nées de sa plume.

« Je suis simplement un humble serviteur de ma destinée que je voudrais orner d'une pensée afin que ma destinée se confond avec celle de l'Esprit. »

Golberg était trop modeste. Son œuvre

est une belle gerbe.

Voici le titre de quelques-unes de ses œuvres : *Immortalité de la Science* (1895) ; *Vers l'Amour* ; *Lazare le Ressuscité*, œuvre éditée en 1901 par un Comité composé de peintres, sculpteurs, hommes de lettres, admirateurs de l'écrivain, parmi lesquels figuraient les noms de P. Adam, Edmond Pilon, H. Degras, M^e de Monzie, Henri de Groux, etc.; *Prométhée repentant* (1895); *Parmi les Sources* (1901) ; *Puvis de Chavannes* (1901) ; *Les Cahiers* (12 numéros : 1900-1904) ; *Le Trimard* (1896) ; *Deux Poètes* (Henri de Régnier et Moréas, 1904) ; *Lettres à Alcaïs* (1906) ; *Fleurs et Cendres* (1907) ; *La Moralité des Lignes* (1907) ; *Les Cahiers* (deuxième série, 3 numéros, 1907), et d'autres œuvres non réunies.

Nous ne causerons que de *Lazare* et de *Prométhée* ; encore le ferons-nous plus brièvement que nous le désirerons. Dans *Lazare le Ressuscité*, vaste poème lyrique en prose, Golberg montre la fatalité de la souffrance et l'état normal de la douleur sous certaines formes. Il y a des êtres tendres, aimants et complets qui figurent dans ce monde de sanglots ; Golberg en fut un. « Mon héros, nous dit-il, est un passionné de l'âme. Il traverse la vie en solitaire et aboutit à une série de négations à force de chercher leur logique entière. Il vit dans les justes erreurs. »

C'est Golberg qui parle — Vie mystique, révolte, combats, générosité, cruauté, amour. Guidé par la passion de l'amitié, il aboutit enfin à la conception simple que « la souffrance n'est ni un bien ni un mal, qu'elle est juste dans l'homme et qu'il faut savoir la subir sans exaspérer ni diminuer la personnalité ».

En réalité, il n'y a qu'une douleur, une douleur grande, lugubre et lourde : c'est l'impuissance et le sentiment de la satiété (page 137).

Nous sa tragédie *Prométhée*, Golberg traite le même thème et développe l'idée de la souffrance fatale. Son *Prométhée* est une figure puissamment camée. Cette pièce réputée injouable, il y aurait là un chapitre curieux d'histoire littéraire — cette œuvre, dis-je, mériterait d'être portée à la scène. Ce serait un véritable régal pour les délicats et une leçon pour tous.

Prométhée sur son rocher comprend la fatalité de sa rébellion s'il se

A travers le Monde

CE QUI SE PASSE

Tous les gouvernements « alliés et associés » sont d'accord, maintenant, pour accepter dans son intégralité le rapport des experts au sujet des Réparations.

Le chancelier Marx a prononcé un discours, avant-hier, dans lequel il déclare accepter, aussi complètement que les capacités financières de l'Allemagne le permettent, les revendications incluses dans les conclusions du général Dawes.

Naturellement, ce sera toujours les prolétaires allemands qui feront les frais de l'aventure, puisqu'il y a, dans ce rapport, une clause qui permet aux membres de C. D. R. de reviser la loi sur les heures de travail — or, on sait que déjà, dans la Ruhr, les autorités d'occupation ont abrogé la loi de huit heures. Aussi peut-on s'attendre à une offensive contre cette durée actuelle du temps de travail.

Et, naturellement, si les ouvriers allemands s'insurgent contre cette prétention, s'ils se refusent à travailler plus de huit heures par jour, la presse réactionnaire et vendue de notre pays dira qu'ils font cela pour saboter l'exécution des réparations.

Ramsay Mac Donald a précisé ses vues à ce sujet, dans un discours prononcé samedi à la séance d'ouverture du Congrès du Labour-Party :

« Je suis certain qu'en Europe, tout homme pacifique et de bonne volonté considère comme moi que le nationalisme extrémiste allemand constitue une grave menace, dangereuse pour l'Europe et déplorable pour l'Allemagne. Ne nous leurrions pas à ce sujet.

« La politique des alliés est en grande partie responsable de cette recrudescence du nationalisme allemand. Il fut un temps où la démocratie allemande aurait pu être renforcée. On a perdu l'occasion de la renforcer. Pouvez-vous la retrouver ? Pouvez-vous écouffier pour jamais cet esprit de guerre ? »

Après avoir dit ces quelques vérités, il continue :

« Deux voies s'offrent à nous. Nous pouvons dire à l'Allemagne : « Nous savons que vous allez manquer à vos engagements, et nous avons élaboré d'avance un programme de pénalités. » L'autre moyen consiste à dire à l'Allemagne : « Nous acceptons votre parole. Si vous dites que vous êtes disposés à accepter les rapports, nous vous prendrons au mot. Nous n'avons fait aucun préparatif pour le cas où vous manqueriez à vos engagements. Si, après cette solennelle obligation, vous vous mettez en défaut, alors vous trouerez les alliés plus unis que jamais ; mais nous avons confiance en vous. » Je suis convaincu que le premier moyen échouera et que le second sera couronné de succès.

« Le plus grand danger que représente actuellement l'Allemagne pour l'Europe, ce n'est pas celui des armements, c'est celui d'un effondrement industriel. Si vous obtenez l'Allemagne, par une pression politique ou militaire, à abandonner la journée de huit heures, à déprécier sa monnaie et à créer un état de choses qui aurait pour résultat que le mark eût moins de valeur à Londres qu'à Berlin, qu'arrivera-t-il ?

« Sous le régime du libre échange, il arrivera que, sur tous les marchés du monde et sur notre propre marché, l'ouvrier britannique travaillant huit heures par jour pour 2, 3 ou 4 livres sterling par semaine, ne pourra pas entrer en concurrence avec l'ouvrier allemand travaillant dix heures par jour pour 30 shillings ou 2 livres par semaine.

« L'ant qu'une fausse idée du devoir patriotique et que la sottise de l'idée d'une sécurité militaire maintiennent l'Allemagne dans cette situation, aussi longtemps durera la menace industrielle allemande, et l'avenir de notre pays continuera à être en péril. »

Ainsi, la seule préoccupation des gouvernements, qu'ils soient rouges ou blancs, est de restaurer l'industrie allemande, mise en péril par la politique follement impérialiste de la France.

S'ils ont cette inquiétude, ce n'est nullement par égard pour les ouvriers — mais uniquement parce que les industriels allemands, dont les gouvernements ne sont que les fidéicommissaires, possèdent des actions dans les trusts d'outre-Rhin.

ANGLETERRE

INCENDIE A BORD DU « LEVIATHAN »

Londres, 20 avril. — Peu après l'arrivée du grand transatlantique américain « Leviathan » à Southampton, un incendie s'est

ALLEMAGNE

LA GREVE DU METROPOLITAIN EST AJOURNEE

Berlin, 19 avril. — La grève générale du Métropolitain de Berlin, qui avait été proclamée mercredi dernier, a été ajournée. — (Radio).

ITALIE

UN JOURNALISTE FRAPPE PAR LE FILS DE M. NITTI

Rome, 20 avril. — On mandate de Naples jusqu'à la suite d'une note parue dans le journal « Mezzogiorno », commentant en termes vifs la nouvelle du prochain départ de M. Nitti pour la Suisse, le fils de ce dernier, l'avocat Vincenzo Nitti, a frappé d'un coup de bâton à tête le baron Francesco Nitti, rédacteur du « Mezzogiorno ». Vincenzo Nitti a été arrêté. — (Radio).

ETATS-UNIS

L'ETAT DE SANTE D'ELEONORA DUSE

New-York, 20 avril. — Un message de Pittsburgh annonce que l'état de santé de la célèbre artiste italienne Eleonora Duse est toujours grave.

APRES LA GUERRE

UN GULOT D'OBUS EXPLOSE

Un tué, deux blessés

Senlis, 18 avril. — Un terrible accident s'est produit dans un atelier de construction de machines agricoles à Barbery, près de Senlis. Ayant besoin d'une pièce pour cintrer une barre de fer, un ouvrier prit un culot d'obus qui paraissait avoir été complètement vidé de poudre et le plaça dans un étang, puis un autre ouvrier posa sur l'étang la barre de fer rouge et un troisième donna dessus un coup de marteau. Soudain une explosion se produisit. Le culot d'obus venait d'éclater.

Trois ouvriers, sur sept qui travaillaient dans le bâtiment, furent ailleurs : Alfred Fosse, 45 ans, originaire d'Anzin, arrivé à Barbery la veille seulement, et demeurant à Saint-Ouen, rue Mathieu, fut tué net. Le contremaître nommé Delphuch, eut le bras gauche fortement atteint et dut être amputé. Un troisième ouvrier fut grièvement brûlé au visage, et se plaignit en outre de violentes douleurs internes. Les deux blessés ont été transportés à l'hôpital général de Senlis.

Une enquête a été ouverte sur les causes exactes de cette explosion. On suppose qu'il était resté un peu de poudre au fond du culot d'obus et que la chaleur de la barre de fer amena l'explosion.

Ainsi les mauvais engins de guerre continuent leur œuvre, parachèvent leur mission : faire des cadavres et des cadavres. Les années de boucherie n'ont pas suffi. Il faut de nouvelles victimes.

Ceux qui ont su faire fabriquer ces obus, n'auraient-ils pas pu, les misérables, rechercher et détruire ceux qui restaient ? Il faut de l'argent pour cela, diront-ils. Et ce disant ils dépensent des millions à préparer des olympiques...

Assassins pendant la guerre, ils veulent rester assassins pendant la paix.

LEURS DIVIDENDES

CHUTE MORTELLE

Toulon, 20 avril. — Georges Soulard, 17 ans, apprenti plombier, employé au chantier de construction du palais de justice, a fait une chute de quinze mètres. Horriblement blessé, il a expiré à l'hôpital civil.

EROYE PAR UN EXPRESS

Toulon, 20 avril. — Un employé de la gare du P.-L.-M., Marius Eméric, 34 ans, de service à la gare de Puget-Ville, a été surpris sur la voie par l'express venant de Toulon, et atrocement broyé.

Il était marié et père de deux enfants.

En lisant les autres...

Ran-tan-plan

Dans *Paris-Soir*, Charles Vildrac fustige les « éducateurs » de belle manière. Il raconte des scènes qui se passent de commençantes :

Chaque jour, après mon déjeuner, j'y regarde jouer et courir une centaine d'enfants qui avaient de quatre à six ans. A une heure et demie, leur institutrice, une vieille fille moustache, donnait un coup de claquoir : les enfants cessaient de jouer et se mettaient en rangs deux par deux ; puis, en colonne, ils commençaient à tourner autour de la cour en marquant le pas : Un ! deux ! un ! deux ! Lentement toutes les petites galoches frapper le bitume, selon la cadence indiquée par le « claquoir » de bois de l'institutrice. Soudain, cette dernière entonnait d'une voix forte : « Et ran tan plan ! » Et tous les petits moutards de poursuivre à tue-tête :

Et ran tan plan
La guer' la guer' la guerre
Et ran tan plan
La guer' du régiment.
Et le petit tambour (e)
La guer' la guer' la guerre
Et le petit tambour (e)
La guer' du régiment.

C'étaient là toutes les paroles, chantées sur un air de sonnerie de trompette et répétées sans interruption pendant une demi-heure. Quand les voix faiblaissaient ou perdait la cadence, la vieille fille, de la voix et du claquoir, relançait la chanson :

Et ran tan plan

Les enfants chantaient, criaient la plus souvent avec une sorte de frénésie. Trois mots seulement dans cette chanson : « régiment, tambour, guerre », mais c'étaient des mots essentiels ; fascinants comme une panoplie de bazar.

Et Charles Vildrac nous cite encore quelques-uns de ces chants et récitations que l'on fait apprendre par cœur aux enfants. Il continue :

Hélas ! si inconcevable que ce puisse paraître, « Ran tan plan » fait plus que jamais partie des programmes scolaires. Et c'est un « ran tan plan » perfectionné, organisé, incorporé à tout l'enseignement. La cour de récréation est trop modeste pour lui ; il roule sur de vrais tambours, le dimanche dans les innombrables sociétés de boys-scouts et de préparation militaire ; et il s'insinue dans toutes les classes, primaires et secondaires.

Qu'on lise les instructions officielles sur le nouveau programme d'enseignement primaire ; comme le constate Albert Crémieux dans la revue « Europe » : « On ne verrà point de ce formulaire, vide et verbal, qu'une seule notion précise, celle que l'école doit, avant tout, sauvegarder l'idée nationale. »

Et lorsqu'il s'agit de la géographie de l'Europe, on y recommande à l'instituteur du cours supérieur de ne pas apprendre à l'enfant trop de noms propres : « Même pour les grands pays, il suffira de retenir celui de la *côte*... »

Imblie de charge sa mémoire de noms qu'il oublie fatallement, que nous oubliions tous, « que nous avons raison d'oublier. »

Il y a quelques mois, au lycée Duruy, on imposait à des jeunes filles de ce dix-sept ans ce sujet de composition : « Expliquez ces vers de François Fabié : »

« On peut tout espérer d'un soldat qui, la veille, fourbissant son épée en relisant *Cornille*. »

« Dites quelle force une jeune fille peut puiser dans la lecture de *Cornille*. »

Enfin, il y a mieux : M. Poinearé lui-même, tambour à discours, ce tambour de cinéma qui est appelé à l'éducation de la jeunesse, propose médicore et néaste s'étale dans l'un des derniers recueils de morceaux choisis imposés aux lycéens de quatorze ans.

Ce sont là quelques vérités qui ont besoin d'être dites bien souvent. On ne saura trop se défer de toutes les amateurs de guerre qui nous amèneraient sournoisement vers de nouvelles tueries...

Campagne électorale

Dans *l'Éclair*, M. Jacques Lynn étudie les « candidats d'autrefois » et il reproduit la profession de foi qu'Alexandre Dumas père fit en 1841, lorsqu'il tenta de se faire nommer représentant du peuple :

Aux Travailleurs,

Je me porte à la députation ; je demande vos voix ; voici mes titres :

Sans compter six ans d'éducation, quatre ans de polarité et sept années de bureaucratie, j'ai travaillé vingt ans à dix heures par jour, soit 73.000 heures. Pendant ces vingt ans, j'ai composé quatre cents volumes et trente-cinq drames. Les quatre cents volumes tiennent à quatre mille et vendus à cinq francs l'un, soit 11 millions 833.600 francs, ont produit...

Et Dumas fait le compte du travail qu'il a donné à faire aux ouvriers et de l'argent qu'il leur a fait gagner... Voilà ses titres !

Et de politique, point.

Bravo, Dumas !

Mais qui sait pourquoi Dumas voulait être député ?

Après s'être bruyamment installés, la société appela les garçons, fort embarras-sés de répondre à toutes les exigences.

Litvinof se dépêcha d'achever son verre de lait, le paya et, armé de son bâton, il avait presque franchi le pique-nique des généraux, lorsqu'il fut arrêté par une voix féminine :

— Grégoire Mikhaïlovitch, ne me reconnaissances-vous pas ?

Il s'arrêta involontairement ; cette voix avait naguère trop souvent fait battre son cœur ; il se retourna et vit Irène.

Elle était assise auprès d'une table, les mains appuyées sur le dos d'une chaise, la tête penchée et souriante ; elle l'examina avec attention, presque avec joie.

Litvinof la reconnut à l'instant quoiqu'elle eût beaucoup changé depuis dix ans qu'il ne l'avait vue, et quoique de jeune fille elle fut devenue femme.

Si fine taille s'était admirablement développée, le contour des épaules, autrefois rudes, assoupies, rappelait maintenant ces déesses sortant des nuages qu'on voit sur les plafonds des anciens palais italiens : mais les yeux étaient restés les mêmes, et il sembla à Litvinof qu'ils le regardaient comme autrefois dans la petite maison de Moscou.

— Irène Pavlovna ? répondit-il avec hésitation.

— Vous m'avez reconnue ? Comme je suis contente, comme je suis...

Elle s'arrêta, rougit un peu et se redressa.

— Quelle agréable rencontre, continua-t-elle en français. Permettez-moi de vous faire faire connaissance avec mon mari.

— Valérien, M. Litvinof, un ami d'enfance ; Valérien Vladimirovitch Ratmirov, mon mari.

— Mais pourquoi ne vous asseyez-vous pas, Grégoire Mikhaïlovitch ? dit enfin Irène.

Litvinof s'y résigna.

— I say, Valérien, give me some fire.

dit un autre général également jeune et déjà gros, avec des yeux immobiles, fixés

en l'air, et des favoris touffus et soyeux

Macabre quiproquo

COMMENT ON A SOIN DES CORPS DES « HEROS » !

Epinal, 20 avril. — Une bizarre mésaventure vient d'arriver à un réformé de guerre, M. René Soglietti. Celui-ci, en 1914, avait été blessé aux furieux combats qui se déroulèrent à Rambervillers.

Il avait été hospitalisé pendant quelques jours dans cette ville, dirigé ensuite sur Epinal, puis sur Lyon où il avait été réformé. Titulaire d'une pension de grand blessé, M. Soglietti rejoignit sa famille à Roanne, où il vivait depuis cette époque.

Ces jours derniers, le hasard de sa profession le ramenait à Rambervillers et, profitant d'un moment de loisir, il se rendit au cimetière militaire pour rendre un pieux hommage à ses camarades qui y étaient inhumés.

Une surprise étrange l'y attendait. En effet, M. Soglietti se trouva tout à coup devant une tombe où, sur une croix blanche, il put voir tracer ses nom, prénom, numéro matricule et numéro de régiment. Aucun doute n'était possible, il s'agissait bien de lui. On peut juger de la surprise de cet homme qui, en excellente santé, avait l'occasion de se trouver devant sa propre tombe.

Il fit part de son aventure à l'administration qui la lui expliqua : un autre blessé qui succomba sans doute à ses côtés avait été inhumé sous le nom de Soglietti, mais l'administration avait l'occasion de se trouver devant sa propre tombe.

Il fit part de son aventure à l'administration qui la lui expliqua : un autre blessé qui succomba sans doute à ses côtés avait été inhumé sous le nom de Soglietti, mais l'administration avait l'occasion de se trouver devant sa propre tombe.

Il fit part de son aventure à l'administration qui la lui expliqua : un autre blessé qui succomba sans doute à ses côtés avait été inhumé sous le nom de Soglietti, mais l'administration avait l'occasion de se trouver devant sa propre tombe.

Il fit part de son aventure à l'administration qui la lui expliqua : un autre blessé qui succomba sans doute à ses côtés avait été inhumé sous le nom de Soglietti, mais l'administration avait l'occasion de se trouver devant

L'Action et la Pensée des Travailleurs

APRÈS LA GRÈVE DE SAINT-ÉTIENNE

Les responsables de l'échec

Encore un échec à enregistrer. La grève de Saint-Étienne, dont les communiqués de l'Humanité annonçaient le succès prochain vient de prendre fin brusquement par une rentrée en bloc. Reprise du travail pénible s'il en fut. Un mort, des blessés, 2.000 victimes tel est le bilan de ce conflit qui ne semble avoir troublé à aucun moment la quiétude fédérale et confédérale.

Aussi, sans attendre davantage, pressé de justifier la Fédération et la C.G.T.U. — qui devront un jour s'en expliquer — le citoyen Rabaté prétend « tirer » des conclusions de la grève de Saint-Étienne.

Elles ne surprendront personne, je l'espére. Elles sont bien celles que nous pouvions attendre, celles que comporte la tactique nouvelle qu'on veut instaurer. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois qu'on nous en sorte de semblables, sinon ici, du moins dans le mouvement international. Sans s'en douter, Rabaté à un précurseur et il serait bien étonné si je lui disais que Legien tenait le même raisonnement, il y a déjà bien des années, pour dégager les responsabilités de son inertie et en rejeter tout le poids sur ceux qui avaient agi, sans attendre le fameux mouvement d'ensemble qui ne venait d'ailleurs jamais.

Aussi, lorsque le secrétaire fédéral des métaux écrit :

C'est la justification de la tactique des grèves concertées préconisées par la C.G.T.U. et par notre Fédération. Il faut que les métallurgistes et la classe ouvrière comprennent la leçon et s'organisent en conséquence. Un mouvement d'ensemble venant à la place du coup de boutoir de Saint-Étienne, c'était la victoire assurée.

Il condamne le mouvement stéphanois, en même temps qu'il prend place au banc des responsables.

En effet, de deux choses l'une. Ou le mouvement de Saint-Étienne pouvait être généralisé et c'était le succès, ou le mouvement ne comportait aucune extension et c'était l'échec. Or, on nous affirme qu'avec le mouvement d'ensemble, c'était la victoire assurée. Pourquoi ne l'avoir pas engagé ?

Comment ! Voilà un secrétaire fédéral qui n'hésite pas à déclarer qu'une action d'ensemble eut été victorieuse et qui n'a rien fait pour qu'il en fut ainsi ; voilà une Fédération dont les troupes sont impatientes au point qu'il faut « freiner » leur action, qui laisse écraser 2.000 grévistes ; voilà une C.G.T.U. qui a rempli l'Humanité de ses bulletins de victoire pendant un mois et qui ne bouge pas. En un mot, voilà des gens, tous grands stratèges devant l'Eternel qui n'ont qu'un geste à faire pour transformer en triomphe la défaite qui s'annonce et qui assistent, tels de vulgaires Joffre, à la déroute de leurs troupes. C'est à ne pas y croire.

Nous sommes-nous quelques-uns à penser que cet échec a d'autres raisons encore, d'autant plus que nous n'avons jamais cru à la nécessité de freiner les vétérans d'action des métallurgistes de ce pays, malheureusement hors d'état de se battre pour le moment.

Il fallait — et ce n'était pas difficile — que le conflit de Saint-Étienne fut un échec retentissant. Il le fut, il l'est parce qu'il fallait, à sa faveur, démontrer l'absolu non-valeur des grèves partielles, justifier par le fait l'excellence de la stratégie communiste des grèves. C'est de cette façon qu'en tentera, demain, de démontrer la faille du syndicalisme par l'insuccès vu, cherché, poursuivi de la grève générale vers laquelle on conduit à brève échéance la classe ouvrière française. Lorsqu'on aura « démontré » que ni la grève partielle, ni la grève générale ne sont des armes de lutte prolétariennes, le syndicalisme ne sera pas loin d'être tout à fait mort et le communisme triomphant. Espérons pourtant, que nous ne verrons pas cela.

Je dis donc — moi qui ne crovais pas à la généralisation du conflit de Saint-Étienne — qu'on n'a rien fait, rien voulu faire pour permettre aux grévistes du cycle d'envisager, sinon un succès, du moins une fin meilleure du conflit.

On me répondra que la solidarité a joué, qu'elle continuera à se manifester, quoique très bien, c'est élémentaire et insuffisant. Une fois de plus, je répète qu'il s'agit toujours moins, dans des conflits de cette nature, de solidarité pécuniaire que de solidarité d'action. Celle-ci importe bien davantage que celle-là.

A quel moment la Fédération a-t-elle essayé d'attaquer le Cartel du cycle sur un point quelconque, pour desserrer l'étreinte qui étouffait les grévistes de Saint-Étienne ? Est-elle totalement impulsante dans le Doubs, dans la région parisienne ? Connait-elle la composition des différentes branches du Cartel ? Ne pouvait-elle atteindre les firmes alliées à l'industrie électrique de la Loire ? Connait-elle là encore, avec la composition de ce cartel, les points d'attaque possible ?

Si oui, qu'a-t-elle attendu pour aider par l'action les grévistes en lutte depuis le 16 mars ? Si non, que vient-elle nous parler de grève générale métallurgique ? Tient-on à ajouter un désastre encore plus considérable à celui d'aujourd'hui ? Qu'en prenne garde !

En dehors de cette conclusion que j'ai relevée plus haut et qui, seule importe que dit Rabaté que nous ne connaissons ? Rien.

Comme presque toujours, les grévistes luttent magnifiquement. Et on ne pourra pas reprocher non plus aux militants de la Loire, à nos camarades syndicalistes d'avoir marchandé leur concours. Le Comité des Forges pesa de toutes ses forces sur le petit et le moyen patronat. Les pouvoirs publics furent cyniquement complices du Comité des Forges. Tout fut mis en œuvre pour briser la résistance et on parvint.

C'est pas de tout cela qu'il s'agit. Toutes ces attitudes, ces tactiques, ces solidarités n'assez s'exerçant à toute occasion nous sont connues. A chaque conflit, nous复习ons les mêmes faits. Patronat, gouvernements, policiers, gendarmes étaient à Saint-

Etienne ce qu'ils furent à Audincourt, à Bourgoin, au Havre, ce qu'ils furent et seront toujours, c'est-à-dire dans leur rôle, si méprisable soit-il.

Peut-on en dire autre de la Fédération unitaire des métals et de la C.G.T.U., ces « cervaeux enfervés » qui commandent aux « membres froids ».

Va-t-on, rue Grange-aux-Belles, cesser de tenter de faire rentrer la vie dans les formules pour tirer celles-ci de celle-là ?

Va-t-on comprendre qu'un corps vit par l'activité, la pensée de toutes ses cellules et non par la pensée d'en haut tombant sous forme d'ukase ? Admettra-t-on qu'il s'agit davantage de développer des actions possibles, de les susciter, de les coordonner que de les châtier, de les tuer dans l'œuf en émoussant la combativité ouvrière ?

Saisira-t-on enfin que les états-majors, les aéropages vivant loin de la souffrance, de la misère du chantier, de l'usine ou du bureau, doivent surtout s'inspirer de l'état d'esprit, des désirs de ceux qui sont en contact permanent avec les difficultés, de ceux dont l'instinct, le bon sens sont, fort souvent, infiniment plus près des réalités que la théorie nuageuse des faiseurs de système, partis presque toujours de postulats radicalement faux ?

Quoi qu'il en soit, soyons attentifs. Saint-Étienne fut le point de départ de l'offensive du patronat. Le grand capitalisme a cherché et continue à chercher la bataille. Il la soigneusement préparée. Il la veut, sur son terrain, à son heure. De grands événements sont possibles. Il convient de s'y préparer en s'organisant, en apprenant la composition de l'armée adverse, ses points faibles, en pénétrant ses tactiques et, surtout, en luttant toujours sur le terrain du vrai syndicalisme. Pour s'en être montré le vigoureux défenseur Lorduron, représentant officiel de la C.G.T.U. dans la Loire est dans l'Humanité du 16 avril drôlement traité. On prépare, sans nul doute contre lui quelque mauvais coup. Il peut, le cas échéant, compter sur nous.

Soyons attentifs. Veillons plus étroitement que jamais. Le syndicalisme a des ennemis naturels, mais il a surtout des adversaires dans la classe qu'il représente. Et ceux-ci sont plus dangereux que ceux-là. En prétendant faire le bonheur du peuple, il le mène vers l'esclavage. Arrachons les faux nez, les fausses barbes et campons en pleine lumière les faux boshommes en démasquant chaque jour leurs noirs desseins.

Pierre BESNARD.

Un appel des métallurgistes

Après un mois d'une bataille impitoyable entre le patronat et les ouvriers métallurgistes, la gêne et la misère se sont installées à nos foyers ; pendant un mois, à force d'abnégation et de privations, nous avons pu livrer la bataille contre nos exploiteurs.

Les patrons, soutenus par le Comité des Forges et le Gouvernement, firent proclamer l'état de siège dans notre cité ouvrière ; nos militants du Comité de grève furent arrêtés. On espérait ainsi démembrer notre mouvement. Une répression policière, brutale et féroce, déferla sur la classe ouvrière. Il n'y eut pas moins de 33 arrestations faites contre toute loi sociale et humaine. Il y eut des jugements arbitraires, jugements d'une classe haineuse et effrayée par la force de notre mouvement. Des camarades furent condamnés à 1, 2, 3 et 4 mois de prison.

Nous avons repris le travail, mais la lutte n'est pas finie. Non ! Résolus à nous défendre et à nous venger par tous les moyens, nous répondrons aux violences gouvernementales et à l'intransigeance patronale par l'exaspération des professionnels et si le faut, par le sabotage.

En votant la reprise du travail en bloc comme nous étions sortis nous avons affirmé notre force de cohésion et de discipline.

Nous adressons au Peuple français l'appel suivant.

La grande erreur de notre mouvement fut notre manque d'organisation. Alors que les ouvriers votaient la grève générale par acclamations et contre la volonté des militants plus clairvoyants l'organisation était par trop désertée, nous manquions de méthode et de directive parce que nous n'étions pas organisés. Si tous les ouvriers métallurgistes avaient été syndiqués, jamais le patronat ne nous aurait forcés à nous jeter dans cette grève. Nous avons compris qu'en face de l'organisation méthodique du patronat dans les chambres syndicales et dans le Comité des Forges, qu'en face de la situation économique qui ira s'aggravant sans cesse, il faut que le prolétariat ait une organisation solide, capable de le mener victorieusement à la bataille.

Camarades ouvriers, entendez les cris d'alarme, les cris d'angoisse qui sortent de la poitrine des ouvriers métallurgistes de Saint-Étienne acculés à la misère. L'expérience d'un mois de lutte acharnée, ardue, et sans pitié nous permet, nous ordonne de vous crier cet avertissement suprême ! Nous avons commis une erreur profonde, celle de ne pas être organisés ! A vous de ne pas la commettre, faites ce que nous décidons de faire, ce qui est le devoir du prolétariat conscient de la lutte de classe qu'il doit mener contre celui qui l'exploite et qui vit de son travail.

Ouvriers français, prolétaires, adhérez au syndicat de votre corporation, à la C.G.T.U. la seule organisation économique capable de vous conduire à votre affranchissement total.

Le Syndicat des Métaux de Saint-Étienne.

L'appel ci-dessus est pathétique et sincère. On sent la volonté naïve et confiante des camarades qui parlent suivant leur cœur après la dure école de l'expérience. Ce qui est surtout encourageant, c'est le réconfort qui s'en dégage. Nos camarades stéphanois ont été cruellement éprouvés, mais ils ne sont pas abattus. Au contraire, l'adversité les a rempêchés et ils sont décidés à continuer la lutte sociale.

Ils font ressortir avec autorité que sans organisation syndicale, les grèves sont

vouées à l'échec. Il ne suffit pas de lancer ou de recevoir des mots d'ordre, il faut des masses éduquées, organisées pour les appliquer.

Tout est là, en effet, Le prolétariat français est désorganisé, impuissant. C'est une folie que de vouloir livrer combat sans combattants.

Il faut donc former des combattants, faire du recrutement syndical et amener la masse ouvrière à une concentration syndicale.

Tant que l'état-major de la C.G.T.U. sera le vassal d'un parti politique, il représentera un syndicalisme de secte et non un syndicalisme de masse. Cette inféodation justifie l'opposition légitime des syndicalistes révolutionnaires au sein de la C.G.T.U. et, par répercussion, permet l'attitude indifférente de la C.G.T.

L'unité syndicale, voilà le salut ! Non pas l'unité des mots creux dans les réunions publiques, ni l'unité des combinaisons calculées pour minoriser l'adversaire, mais l'unité tout court, comme elle existait avant la guerre, sous les bienfaits auspices de la charte d'Amiens.

L'unité a été rompue d'abord par le syndicalisme de guerre et ensuite la situation a été aggravée par la subordination politique. Il nous faut remonter ces deux courants, faire disparaître la domination néfaste de la politique dans le syndicalisme et reconstruire la C.G.T. unique, lutte de classe, indépendante.

Et la docte revue a répondu : Dans votre industrie, appartenant à la catégorie professionnelle des métaux, la durée du travail est fixée à huit heures par jour, ou quarante-huit heures par semaine, par le décret du 9 octobre 1920.

Le principe des huit heures est tempéré par un certain nombre d'heures supplémentaires (100) que vous pouvez utiliser de plein droit. D'autres dérogations vous permettent, soit de prolonger d'une manière permanente la journée des spécialistes, soit de récupérer les heures de travail perdues pour cause d'accidents au matériel, interruption de force motrice, cas de force majeure, jours de fêtes légales ou locales, événements locaux et inventaires.

Il nous serait difficile de vous donner tout au long le détail de toutes ces dérogations, et de vous expliquer les différentes formalités à remplir pour en bénéficier.

Mais, si vous le désirez, nous pouvons vous faire parvenir une brochure dans laquelle vous trouverez tous les renseignements utiles. La Loi de huit heures et ses applications, Librairie de l'Usine, prix 3.60.

En résumé, il y a une loi de huit heures, bien entendu. Mais il y a aussi les dérogations et, en pratique, il y a la « loi », de huit heures et la « journée », de neuf heures et plus.

Vous comprenez, travailleurs. La « loi » c'est un chiffon de papier, et la « journée » c'est ce que voulez qu'elle soit. Comme nous n'étions pas organisés, elle est longue. Quant vous voudrez, elle sera moins longue.

B. BROUTCHOUX.

La main-d'œuvre polonaise EN FRANCE

La Pologne, riche en enfants, a fourni à la France 400.000 travailleurs et leurs familles.

Les deux gouvernements avaient conclu le 3 septembre 1919 une convention à cet effet qui fut complétée le 14 octobre 1920.

En ce moment, le contrat franco-polonais est dénoncé et à nouveau les maquinons de chaque gouvernement discutent sur la valeur du travailleur et chacun cherche à en tirer profit.

Voici ce que dit l'Information à ce sujet :

« Les pourparlers, qui ont commencé à Paris le 25 mars courant se poursuivent dans un esprit parfaitement amical. La délégation polonaise a soumis une série de postulats qui tendent à modifier radicalement les conventions existantes.

« Le premier des postulats polonais comporte une condition primordiale, à savoir : le traitements égalitaire des ouvriers polonois et français.

« Les ouvriers polonais doivent recevoir un salaire identique pour un travail identique par rapport au salaire et au travail des ouvriers français. Aujourd'hui, cette situation laisse à désirer, les salaires des ouvriers polonais étant souvent inférieurs à ceux des ouvriers français.

« D'autre part, les avantages dont bénéficient ces derniers sont refusés aux travailleurs polonais. Cela concerne surtout la protection des ouvriers polonais en cas de conflit avec les patrons, et le manque d'une institution de conciliation qui pourrait éventuellement intervenir si un conflit entre l'employeur et l'employé est rompu pour des motifs dont on ne saurait toujours charger les travailleurs. Les ouvriers polonais, qui sont parfois obligés de subir des conditions trop dures, et par la même force d'abandonner leur travail, sont immédiatement expulsés du territoire de la République, comme s'ils étaient de vulgaires malfaiteurs, et cela en vertu d'une simple déclaration du patron.

Dans les semaines suivantes, car, en agissant ainsi, l'ouvrier s'attaque au coffre-fort cher à tous nos patrons. Il se peut que le patronat lock-out, mais en ce cas, il y a encore un avantage, c'est qu'en fermant ses chantiers il met en déshonneur les hommes qui y travaillent continuellement, qu'ils exécutent le travail avec toute la perfection nécessaire, en un mot fassent du bon travail, mais mettent dans l'exécution le double ou le triple de temps qu'il fallait auparavant.

Puis, si le patronat ne veut pas capituler, devront en arriver à la grève perpétuelle, la grève sur le tas ; cette tactique a amené à Paris et à Lyon des résultats incontestables, car, en agissant ainsi, l'ouvrier s'attaque au coffre-fort cher à tous nos patrons.

Il se peut que le patronat lock-out, mais en ce cas, il y a encore un avantage, c'est qu'en fermant ses chantiers il met en déshonneur les hommes qui y travaillent continuellement, qu'ils exécutent le travail avec toute la perfection nécessaire, en un mot fassent du bon travail, mais mettent dans l'exécution le double ou le triple de temps qu'il fallait auparavant.

Il se peut que le patronat lock-out, mais en ce cas, il y a encore un avantage, c'est qu'en fermant ses chantiers il met en déshonneur les hommes qui y travaillent continuellement, qu'ils exécutent le travail avec toute la perfection nécessaire, en un mot fassent du bon travail, mais mettent dans l'exécution le double ou le triple de temps qu'il fallait auparavant.

Il se peut que le patronat lock-out, mais en ce cas, il y a encore un avantage, c'est qu'en fermant ses chantiers il met en déshonneur les hommes qui y travaillent continuellement, qu'ils exécutent le travail avec toute la perfection nécessaire, en un mot fassent du bon travail, mais mettent dans l'exécution le double ou le triple de temps qu'il fallait auparavant.

Il se peut que le patronat lock-out, mais en ce cas, il y a encore un avantage, c'est qu'en fermant ses chantiers il met en déshonneur les hommes qui y travaillent continuellement, qu'ils exécutent le travail avec toute la perfection nécessaire, en un mot fassent du bon travail, mais mettent dans l'exécution le double ou le triple de temps qu'il fallait auparavant.

Il se peut que le patronat lock-out, mais en ce cas, il y a encore un avantage, c'est qu'en fermant ses chantiers il met en déshonneur les hommes qui y travaillent continuellement, qu'ils exécutent le travail avec toute la perfection nécessaire, en un mot fassent du bon travail, mais mettent dans l'exécution le double ou le triple de temps qu'il fallait auparavant.

Il se peut que le patronat lock-out, mais en ce cas, il y a encore un avantage, c'est qu'en fermant ses chantiers il met en déshonneur les hommes qui y travaillent continuellement, qu'ils exécutent le travail avec toute la perfection nécessaire, en un mot fassent du bon travail, mais mettent dans l'exécution le double ou le triple de temps qu'il fallait auparavant.

Il se peut que le patronat lock-out, mais en ce cas, il y a encore un avantage, c'est qu'en fermant ses chantiers il met en déshonneur les hommes qui y travaillent continuellement, qu'ils exécutent le travail avec toute la perfection nécessaire, en un mot fassent du bon travail, mais mettent dans l'exécution le double ou le triple de temps qu'il fallait auparavant.